

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 34. — 25 Janv. (6 Fevr.) 1855.

Esquisses de la littérature Grecque moderne.

(Voir les Livraisons 9 et 11 et 25 et 33 du Spectateur).

—0000—

Il nous reste à parler encore d'une autre classe de productions littéraires.

Dans ces jours où les facultés du peuple grec semblaient tendre toutes vers un même but, où toute intelligence, long-temps engourdie, reprenait son essor, la poésie, cette fleur de l'intelligence, est-elle restée seule sans s'épanouir ? L'air de la servitude est fatal à la fille du ciel; elle ne descend que sur les lieux qu'échauffe le soleil de la liberté. Mais de même que la race chantante des oiseaux sent approcher l'aurore à la brise qui

la précède, et la salue de ses accents joyeux, de même à l'activité haletante qui s'était emparée de toutes les classes du peuple, à plusieurs signes imperceptibles à l'œil nu, le génie avec sa seconde vue prophétique, voyait au milieu des horreurs de l'esclavage la liberté arriver à plein vol, et la poésie s'épaouissait par anticipation à sa lumière. Nous l'avons vue jeter de pâles lueurs sous la domination modérée et chrétienne des Vénitiens, et illuminer de clartés vives mais sauvages les raides sommets des montagnes, où la liberté s'était réfugiée armée du fusil du Pallicare. Vers la fin du siècle passé le hospodar *Alexandre Mavrocordatos*, petit-fils du premier prince de ce nom, renonçant aux grandeurs de son rang presque souverain, pour fuir la servitude qui en était le prix dégradant, se réfugia en Russie, où il put à son aise caresser le rêve de la délivrance de son pays. Un volume de poésies qu'il y publia sous le titre de « Bosphore en Borysthènes, contient plus d'une tirade contre la tyrannie des Musulmans, plus d'un vœu pour la liberté des Grecs, et fait plus d'honneur à son patriotisme qu'à sa verve poétique.

Mais la Grèce vit en tressaillant approcher la réalisation de son rêve éternel, lorsque son grand citoyen, Rigas de Phéræ, ayant respisé les flammes de la révolution française, eut entrepris de soulever sa patrie. Son œuvre héroïque mais prématurée échoua, et, livré aux Turcs, il périt du dernier supplice; cependant la Grèce sentit que le jour de sa délivrance n'était pas loin, et la poésie en salua gaiement l'aurore. Le premier héros de la liberté, et son premier martyr, en fut en même temps le premier poète. Rigas publia des hymnes patriotiques, qui respirent

la poésie du noble sentiment qui remplissait son cœur. Ils ne se distinguent ni par l'élégance du style, ni par la recherche des images; mais par des accens vigoureux ils excitent chez les Grecs la haine des tyrans; ils les appellent à la vengeance et à la liberté, ils répondent aux cordes qui tressaillent dans tous leurs cœurs. Cela a suffi pour leur assurer la plus grande popularité, et jusqu'aujourd'hui encore, la jeunesse de la Thessalie et de la Macédoine, lorsqu'elle s'assemble loin des yeux de ses oppresseurs, chante avec enthousiasme: « Jusqu'à quand, braves Hellènes, vivrons-nous dans les fers, ou, comme des bêtes féroces, serons-nous traqués dans les cavernes et dans les bois? Une heure de vie libre est plus précieuse que quarante années de captivité. A quoi te servent les grandeurs dégrandantes que t'offre le tyran? Il tient dans sa main ton honneur et ta vie. Venez, frères; les yeux levés au ciel, jurons sur la croix: Je jure; ô Roi de l'univers, de ne jamais me courber sous le joug des tyrans, de les combattre aussi long-temps que je vis, de ne désertir en aucune circonstance ma patrie et sa bannière; et si je manque à mon serment, réduis-moi en poudre, ô Dieu que j'implore. »

Ces hymnes, imprimés clandestinement à Jassy en 1814, furent le clairon dont les sons retentissaient encore en 1821, et qui le premier secoua la Grèce dans son sommeil. Mais la poésie, une fois réveillée, ne se borna pas seulement à ces chants belliqueux. Cette fée, humant déjà les parfums de la liberté, se livra, comme si elle était dans sa propre atmosphère, à tous ses ébats, prit toutes ses métamorphoses sublimes ou délicieuses, par les quelles elle séduit ou élève l'esprit des hommes.

La versification à cette époque est toute rimée. Chez les anciens, la langue si belle et si musicale, fondait son harmonie sur les deux éléments essentiels à toute musique, l'accent et la prosodie, la qualité chromatique et la quantité, l'élévation et la durée des sons. Selon qu'on l'employait en prose ou en vers, l'un de ces deux éléments prédominait, et devenait pour ainsi dire le foyer de l'intonation de chaque mot, l'accent pour la prose, la prosodie pour les vers. Dans le cours des siècles, et à mesure que les dialectes se mêlaient en une langue commune, cette finesse de prononciation s'effaçait par le frottement, et les deux éléments se confondaient en un seul, qui restait le même tant en prose qu'en vers, et qui concentrait sur une seule syllabe de chaque mot, sur celle qui indiquait autrefois la modulation chromatique, et que les grammairiens du moyen âge ont pour cette raison désigné par un signe musical (accent *aigu*, *grave*, *circonflexe*), toute la force de l'intonation partagée chez les anciens entre l'accent et la prosodie.

Il en est résulté que, sous la rapport de l'accent et de la prosodie, les mots ont conservé en grec moderne absolument la même prononciation que dans la prose ancienne, car on y appuie sur les syllabes qui, d'après les signes qui les accompagnent, recevaient chez les anciens l'élévation chromatique, et devenaient le foyer de l'intonation. Il en était tout autrement de la poésie, où la plus longue durée des syllabes étant le principe qui concentrait sur elles la force de l'intonation, elle relevait souvent d'autres syllabes que celles qui sont les plus marquées en prose ou dans la langue moderne. Mais à cette différence près, le système de la versification ancienne doit être identique avec celui de la versification moderne, car l'un et l'autre

se fondent uniquement et simplement sur la distinction de quelques syllabes, plus fortement prononcées que d'autres. Il faut cependant observer que la langue ancienne était plus riche que la langue moderne en ces syllabes qui concentrent en elles toute la force de la prononciation, qu'elle appelait syllabes longues, et que la langue moderne appelle syllabes accentuées; elle en pouvait avoir plusieurs dans un mot, tandis que chaque mot de grec moderne n'a ordinairement qu'une seule syllabe accentuée. La versification moderne ne doit par conséquent différer, et ne diffère en effet de l'ancienne, qu'en ce qu'elle est privée des seuls mètres auxquels la fréquence des spondées est plus ou moins nécessaire, par exemple des mètres dactyliques. Mais elle possède tous les vers réguliers, tant iambiques que trochaïques, et même les anapæstes, dont faisaient usage les anciens, avec la différence que le tétramètre iambique, souvent employé par les anciens dans des tirades de drames, l'a emporté sur le trimètre, qui était chez eux le vers principal du dialogue dramatique, et qui est resté dans quelques unes des chansons clésiastiques. Le tétramètre, comme plus long et plus grave, a même remplacé l'hexamètre dans les compositions épiques, et est demeuré le vers national par excellence. Le rythme irrégulier des strophes lyriques ne s'est pas lui-même éteint, et a survécu dans les cantiques sacrés, dont plusieurs remontent aux premiers siècles du christianisme.

À cette versification les Grecs, à l'exemple des Vénitiens, ajoutent la rime, cette chaîne pesante, cette entrave de la pensée pour le versificateur inhabile, mais qui devient une guirlande de fleurs, une auxiliaire gracieuse, et un ornement des idées, dans les mains qui savent la manier.

Elle n'a pas été employée aux cantiques, dont la plupart sont antérieurs à son introduction, tandis que les autres ne sont qu'une imitation de ceux-ci. Elle resta pendant long-temps étrangère au peuple, et les chants cleftiques l'ont toujours ignorée. Mais la poésie plus ou moins cultivée l'adopta, et l'Érotocrite est un des premiers poèmes où l'on en fit usage. Elle fut depuis en constant usage, surtout par ceux qui savent combien de nudités poétiques elle est souvent capable de voiler.

Nous n'avons pas cru cette digression inutile, car presque tous ceux qui ont écrit sur la Grèce moderne, affirment que sa versification repose sur des bases toutes différentes que celles de la versification ancienne. C'est une erreur. Si les Grecs modernes font de mauvais vers, ils les font dans le même moule où étaient coulés les chefs-d'œuvre de leurs ancêtres.

Nous passons sur un grand nombre de poètes, qui paraissent avoir manqué le véritable sentier du Parnasse, pour ne nous occuper que des coryphées. Les hommes de génie peuvent seuls servir de jalons à l'histoire de l'intelligence, et sont les seuls qui méritent d'arrêter les regards de la postérité. Ce sont eux qui comprennent leur époque et qui en représentent le caractère.

Villara d'Épire a écrit en mètres variés des poésies lyriques, quelques pièces badines, et une traduction de la *Batrachomyomachie*. C'est un habile versificateur, qui ne manque pas d'esprit, mais qui ne s'élève pas jusqu'à l'inspiration et à l'idéal. Cependant ses ouvrages (3 Vol. in 8^o) auraient été plus recherchés, s'il n'avait eu la malheureuse idée d'écrire dans le jargon particulier de sa province natale.

Chantre des Grâces et de l'Amour, Athanase Christopoulos était natif de Macédoine, mais il vivait à Constantinople, dans cette ville qui semble destinée par la nature à être le séjour de l'Amour et des Grâces. Il prit pour modèle Anacréon, qu'il imita sans le copier. C'est la même mélodie de langage, la même fraîcheur, la même délicatesse d'images. Le rossignol du Bosphore semble oublier que ce beau ciel qui le couvre ne retentit que des gémissements des victimes, que ces flots limpides où il se mire sont teints de sang, ou bien il semble anticiper sur la liberté. Tout en lui respire la sérénité, la gaieté, et appelle le plaisir et la joie, comme si la joie était possible aux esclaves. Voici quelques exemples de ses charmantes productions:

* Les traits de l'amour.

L'amour tire de son carquois un petit trait envenimé, et se met en devoir de l'aiguiser sur une pierre. Il frotte, et frotte si bien, que le trait glisse et le blesse au doigt. « Maudit trait ! » s'écrie-t-il, et il porte le doigt à sa bouche. Il le mord, il y souffle, il trépigne de douleur, et jette de grands cris. Sa mère l'entend et se frappe le sein. Qu'arrive-t-il à mon enfant ? demande-t-elle ; pourquoi ces cris ? qui fait souffrir mon garçon ? — Chère maman ! un méchant trait de mon carquois m'a piqué ; qu'il creve ! La picure me brûle ; c'est du feu, et . . . et . . . et je suis perdu ! Sa mère lui dit en souriant. « Tu sauras maintenant, mon fils, combien la picure de tes traits est cuisante et amère. »

* Le voyage.

Ma bien aimée, l'Amour, le vieux Temps et moi, nous gravissions une montagne. La montée fatiguait ma belle ;

et l'Amour nous dévancait avec le Temps. — « Arrête, lui dis-je, Amour; ne cours pas; ma frêle compagne ne peut vous suivre. » Tous les deux tendent alors leurs ailes, et s'envolent en compagnie. « Amis, leur dis-je, où volez-vous? pourquoi si pressés? Voyez, notre bien aimée s'affaiblit toujours davantage. » L'Amour se tourne alors vers moi, et me dit qu'il est dans l'habitude toujours de s'envoler avec le temps. »

« La vieillesse.

Tes cheveux, Athanase, commencent à blanchir; voici le moment des larmes! « Ami, me dit aussi l'amour, te voilà vieux enfin; pense au salut de ton âme. Renonce aux plaisirs de la jeunesse; laisse là les doux baisers; les fleurs et les chants ne sont plus de saison pour ton âge. Pour toi la coupe amère de la vieillesse; la mort t'appelle, la tombe t'attend, et Charon s'avance. Fais tes paquets, renonce aux biens du monde, fais tes adieux au monde lui-même. Ne retiens que les larmes, seule consolation dans l'affliction et dans les souffrances. »

« Consolation.

Eh! si mes cheveux blanchissent, en deviendront-ils amers? Qu'y a-t-il à redire à leur couleur? Donne-t-elle peut-être la mort? Est-ce qu'elle pique les tendres lèvres qui la touchent dans de doux baisers? La rose, cette fleur des amours, n'était-elle pas blanche tout d'abord, avant que la nature n'eût, pour la colorer, marié le rouge au blanc? Le myrte, aimé de Vénus, couvre ses verts rameaux de fleurs blanches, comme de flocons de neige. Jupiter lui-même, pour plaire à Lédâ, ne se fit-il pas cygne, afin de prouver que l'amour affectionne les cheveux aussi blancs que l'aile de cet oiseau? Blanchissons donc! peu m'importe. Plus je

blanchis, plus je pourrai plaire, et plus je deviens cher à l'amour. »

« La grenouille.

Grenouille, tapageuse amie, ma criarde musicienne, tu bois de l'eau, et tu chantes Brékeké. Moi de mon côté, je bois du vin dans une coupe d'or et sous l'ombrage frais, et je chante Tarara. Buvons ensemble toute notre vie, et rions de ce fou de monde. Que sont ses grands biens tant vantés, devant notre bonheur de toujours boire? »

« Le vide.

Ami Etienne (*), qui nous enseigne que la nature abhorre le vide, par notre amitié, la vérité est une, et je dis comme toi: qu'il n'y ait pas de vide dans toute la nature; que rien, rien ne soit vide sous le ciel! Que les tonneaux soient remplis de vin, et remplissent les cruches à toute éternité! Que les cruches remplissent les bouteilles, les verres et les coupes! Que le vin remplisse les puits, les vallons et les plaines, et qu'il inonde le monde entier! »

Mais ces faibles traductions ne donnent pas même une idée éloignée des beautés de l'original. La musique ne se traduit pas.

Christopoulo s'essaya aussi au genre dramatique et épique. Il composa une pièce intitulée « Achille, » et un poème ayant pour titre « l'Apologie de l'Amour. » Ces deux productions sont peu dignes du grand lyrique.

Phanariote comme Christopoulos, et natif de Constantinople, Rizo a développé un talent non moins distingué, mais dans une direction toute différente. Chargé des plus hauts emplois auprès des Princes de la Valachie

(*) Etienne Ducas.

et de la Moldavie, il consacrait tous ses loisirs à la littérature, qu'il considérait comme l'instrument le plus puissant de la civilisation et de la délivrance de sa patrie. Il fut de bonne heure initié au secret de la société qui se proposait l'affranchissement de la Grèce, et lui rendit les plus grands services par sa plume inspirée, aussi bien que par sa position politique. Comme poète, il se distingue par le feu de son imagination et par la force et la vigueur de sa diction. Sa poésie lyrique a de la concision, du nerf et souvent de la verve. Mais c'est surtout le drame qui l'occupa. Pour la forme de ses tragédies il a trop marché dans la voie battue de l'école française, alors la plus connue en Grèce, où l'instruction venait principalement de la France, et où la langue et la littérature françaises étaient aussi généralement reçues et cultivées dans la haute société grecque de Constantinople, que partout ailleurs en Europe. Nous avons de lui deux tragédies en vers, Polyxène et Aspasia. Dans la première il a voulu faire usage du langage vulgaire du peuple; mais cet essai lui a manqué: il n'a souvent été que trivial et prolixe, là où il voulait être naturel et coulant. Cependant cette pièce contient de grandes beautés, qui auraient racheté ce défaut, si un défaut, et surtout un défaut de style, peut jamais être racheté dans un ouvrage de haute littérature.

C'est un morceau de douleur éloquente que celui où Andromaque, le petit Astyanax dans les bras, reproche à Polyxène son amour pour Achille.

» Comment tes lèvres toucheront-elles ses mains teintes du sang de ton frère? Inhumaine! le noble sang d'Hector dégoûte encore des griffes du monstre. Polyxène, ô dieux, aurait un cœur de tigre! Je la verrai s'asseoir dans ce

même char, qui a trainé mon époux dans la poussière! elle s'appuiera sur le bras de son assassin, elle marchera en triomphe sur la terre qui a bu le sang de son frère! Je fuirai, je ne vous verrai plus, monstres de cruauté et d'indifférence!—Tu pleures, pauvre orphelin; tu sens mon veuvage et ton abandon! tu sens l'injure qui sera faite à l'ombre de ton père! cesse tes pleurs, sois tranquille; ta patrie n'accueillera pas le meurtrier de son héros. Mais que les dieux miséricordieux, les dieux vengeurs écoutent ma voix! Si tes cocitoyens ingrats, si les Troyens, livrés aux plaisirs et à la mollesse, oublient jamais les hauts faits de ton père, son attachement à leur ville, son sang qu'il leur prodigua, ton délaissement et les pleurs de la veuve Andromaque, quand tu seras grand, c'est toi qui perceras le sein de l'assassin de ton père. Par le lait et les larmes dont je t'ai nourri, par l'âme d'Hector, je t'adjure: s'il est des impies qui profanent les cendres de ton glorieux père, que tes mains fument du sang de leurs entrailles.»

L'austérité homérique respire dans cette description des chefs de l'armée des assiégeants:

» J'ai vu Agamemnon à la large poitrine, au port royal et majestueux; et Menélas aussi, au regard pénétrant, qui semble altéré de vengeance et de sang. Ajax s'avance gigantesque comme un éléphant. Son large bouclier couvre une phalange. Que te dirai-je d'Achille? Tu le prendrais pour le Dieu Mars au milieu des Grecs. Il brandit sa lance, et menace les tours de Troie. Debout sur son char comme un aigle, il semble vouloir s'élancer d'un saut sur nos crénaux. Je ne l'ai jamais vu plus formidable, même lorsqu'il faisait déborder notre Scamandre de sang.»

» Cassandre est dépeinte dans cette pièce comme une

intrigante astucieuse, qui, éprise elle-même d'Achille, veut détourner de son amour son innocente sœur Polyxène. Elle y est puissamment aidée par son frère Paris, qui craint de voir la paix conclue, et Hélène rendue aux Grecs. Mais son sentiment pour le héros grec, et les raisons d'état que fait valoir auprès d'elle le faible Priam, l'emportent dans son cœur. Achille la conduit au temple, où il est percé d'un trait du furieux Paris, et expire sur un tas d'ennemis qu'il égorge. Soit que le poète fût embarrassé d'une rime, soit que le mot qui exprime un *talon* lui ait paru peu élégant dans le langage vulgaire qu'il a choisi, il s'écarte ici de la tradition, et fait frapper Achille au milieu du dos. La devineresse Cassandre, qui joue un rôle odieux, fournit au poète l'occasion de véhémentes tirades contre les vices du haut clergé, qui étaient souvent sous la domination des Turcs, un des obstacles du développement national.

L'*Aspasie* a pour elle l'avantage de style, et un grand nombre de beautés de détail ; mais elle est inférieure à l'autre pièce par l'arrangement, qui y manque en entier. *Aspasie*, la fameuse courtisane ou femme de Périclès, arrive à Athènes pour trouver ses enfants morts, et pour voir Périclès mourir de la peste. C'est là toute la tragédie. C'est tout simplement l'éloge de la peste, sujet qui d'ailleurs ne manquait pas, lorsque cette pièce fut écrite, d'une triste actualité, car la peste, avant que la civilisation et l'humanité de l'Europe ne l'eussent poursuivie jusqu'au fond de la Turquie, décimait les habitans de ce malheureux pays, et était un des plus grands griefs des Grecs contre la barbarie de du peuple qui les opprimait. Hippocrate et Socrate figurent dans cette pièce, y disent de très-beaux vers que

leur inspire leur amitié pour le héros mourant, mais l'auteur laisse entièrement de côté la grande époque dans laquelle se meuvent ses personnages. La peste est son canevas, le vrai héros de son drame, et voici en quels termes il la décrit :

« Que me demandes-tu ? quelle langue décrirait nos souffrances ? Tels que des agneaux parqués dans le bercail, la foule encombre notre ville. Soudain un mal effroyable, inconnu dans les fastes du monde, la peste meurtrière vient fondre sur la ville, et la change en désert. On dit que ce monstre à la face noire apparut en Ethiopie, envahit l'Afrique, de là passa en Perse, et vint enfin s'abattre au milieu de nous avec une rage redoublée. Le fantôme terrible erre au milieu des ténèbres, et jette l'épouvante dans l'âme des habitans, qu'il éveille en sursaut. Sa tête atteint le comble des toits ; ses sifflements nocturnes retentissent sur les tombeaux fraîchement ouverts, et beaucoup de personnes attestent l'avoir vu pendant la nuit tourner sur elles des yeux lançants des flammes. »

Mais le véritable succès de Rizo est dans la poésie satyrique. La verve caustique est d'ordinaire une des faces du génie ; le génie ne peut se passer d'esprit. Racine a écrit les plaideurs ; Byron, *Don Juan* ; les anciens princes de la tragédie écrivaient les *Satires*, et Homère lui-même est, dit-on, l'auteur de la *Batrachomyomachie*. C'est dans ses productions satiriques que Rizo déploie toute la force de son talent ; c'est là que la poésie la plus riche en images se marie au piquant de la comédie, et que les mots les plus heureusement trouvés se pressent dans un style plein de vigueur et de vérité. Son principal ouvrage

dans ce genre est *l'Enlèvement du Didon*, tableau ingénieux des mœurs de la classe privilégiée du Phanar: Un Luculus Phanariote, s'en étant retourné, gorgé de richesses, de la Valachie, ce Pérou du Phanar, contemplait de sa fenêtre à Thérapia les beautés du Bosphore, et pensait à la magnificence des ses robes brochées d'or, de ses pelisses de zibeline, lorsqu'un troupeau de dindons vint à passer. Soudain l'intempérance, revêtissant la forme de sa ménagère, vient solliciter son estomac blasé, d'un appetit factice. Il veut enrichir sa basse-cour. Un maigre vieillard conduit les dindons, « qui marchent à leur perte en cherchant de vils grains dans la poussière, sans songer à leur encêtres, qui s'élevaient majestueux dans les airs. » Le seigneur délie les cordons de sa bourse, débite au villageois des atticismes du Phanar, que celui-ci ne comprend pas, et lui donne à pleines mains des ducats; ce que le bon vieillard comprenant mieux, se prend à jaser, et avoue au richard que le plus beau de ses dindons, le phénix de ses oiseaux, venait d'être acquis par un voisin. Le seigneur en est indigné; il veut connaître l'audacieux qui l'a osé prévenir; il arme ses serviteurs, les bords paisibles du Bosphore vont retentir du bruit de la guerre civile. Mais l'on s'arrange à la fin; l'acheteur cède son Hélène, et le seigneur célèbre son triomphe par un bal somptueux.

Tel est le Lutrin phanariote, qui peut sans désavantage être mis à côté de celui de Boileau, son modèle. Avec la même pureté de versification, on peut soutenir qu'il est moins froid dans sa correction, et avec la même gaité d'humeur, qu'il a plus d'originalité. Une grande partie des charmes de ce poème consiste dans le prestige de la

langue, et dans la verve avec laquelle on y décrit pour les persifler, les ridicules des mœurs et des habitudes du Phanar. Je m'abstiendrai d'en donner des extraits; dans une traduction les beautés de la langue s'évanouiraient, et la pointe des saillies serait émoussée pour quiconque n'est pas familier avec la vie et la société de Constantinople à cette époque.

Un autre chef-d'œuvre de Rizo, est une comédie en prose, intitulée *le jargon* (les Coracistiques) ou langue de corbeau, mot qui désigne une manière de parler énigmatique et de convention, et qui n'est en même temps qu'une légère altération du mot *coraïstique*, ou langue de Coraï. L'auteur y tourne en ridicule les partisans de Coraï, qui en avaient outré le système, et avaient défiguré la langue par l'invention de nouveaux termes, et l'introduction de nouvelles tournures les plus bizarres. Un vieillard, épris du nouveau parler, en fait une propagande enthousiaste, même aux dépens de sa bourse. Il paye quiconque veut se mettre chez lui en apprentissage. Les habitants de plusieurs parties de la Grèce accourent, et Rizo a su tirer un parti fort plaisant des divers dialectes du grec moderne, mis en opposition avec le langage de nouvelle invention. Les malheureux paysans n'entendent rien à ce fatras de mots extraordinaires. Il n'en est pas de même d'un jeune homme, qui est épris de la fille du vieux littérateur. Il s'est donné tant de peine pour apprendre le beau parler, qu'il a même réussi à faire des vers de la nouvelle façon. Cependant il n'est pas encore digne de gagner le cœur du vieillard ni la main de sa fille, lorsqu'un jour le Docteur, voulant traduire en son grec le mot *salade*, celui qu'il a inventé pour le rendre est si long et si hérissé

de cacophonies, qu'il lui est resté dans la gorge, et l'aurait étranglé, sans le jeune homme, qui le sauve en lui faisant prononcer quelques mots vulgaires. Le vieillard, à qui cette cure a guéri et la gorge et l'esprit, donne sa fille en mariage à son sauveur. Toute cette pièce, marquée au coin du bon goût, est écrite en même temps avec infiniment de force et d'esprit.

A côté de J. Rizo nous devons placer son cousin, Jacques Rizo Rangabé. Comme lui il servit dans les cours des hospodars de Valachie et de Moldavie, et organisa à Bucharest un grande école hellénique, qui arriva à une prompt maturité, et rendit de grands services à la cause de la civilisation du peuple grec: comme lui aussi, il fut un des membres les plus actifs de la société qui préparait l'affranchissement de la Grèce. A la tête de ses œuvres poétiques il faut placer ses traductions de quelques uns des chefs-d'œuvre de la scène française. Avec Voss et Monti, ces deux génies, qui savaient si bien se marier au génie des autres, J. Rizo Rangabé a prouvé qu'un poète ne peut être traduit que par un poète. Avec l'exactitude la plus scrupuleuse il rendit chaque vers des poètes français par un vers grec, qui ne le cède en rien soit pour l'harmonie, soit pour la concision, soit pour l'exactitude du langage, à la beauté de l'original; on peut même affirmer que la traduction a, en plus d'un endroit, épuré comme dans un nouveau creuset, ce que le texte pouvait avoir d'inégal dans Corneille, de négligé et de trop coulant dans Voltaire. Elle revêt ces beaux monuments de la littérature française comme d'une tunique diaphane et collante, qui loin d'en altérer les formes, en accuse et dessine les contours avec la plus grande précision. Le style de ce

poète, pur et d'une rare élégance, a pour ainsi dire prévenu d'un demi siècle tous les progrès qu'a faits depuis la langue grecque. Aussi ses ouvrages, publiés vingt ans après la révolution grecque, ont paru jeunes de style, comme s'ils avaient été dictés par la muse de la Grèce affranchie, tandis que la langue de ceux de Rizo avait déjà vieilli. J. Rizo Rangabé a aussi écrit des pièces de théâtre originales, qui se ressentent beaucoup de l'influence de la littérature française. Ses poésies lyriques sont remarquables par leur grâce et leur harmonie.

Presque tous les Phanariotes cultivaient à cette époque les lettres et s'occupaient de poésie; aussi passons-nous sur un grand nombre de productions médiocres, ce fond inévitable sur lequel en tout temps et en tous lieux paraissent en relief les chefs-d'œuvre de la littérature. Mais il est juste de distinguer de la foule Perdicari, qui, comme Christopoulo, était natif de Macédoine et domicilié à Constantinople. Il est l'auteur d'un poème satirique en plusieurs chants, intitulé *Médiras*. Dans un grand délayage de vers le plus souvent médiocres, il donne un tableau spirituel et piquant de la société de Constantinople. Son roman est celui d'Appulée ou de l'Âne de Lucien. Une nonne, piquée contre un médecin d'un dédain amoureux, lui envoie un pôt de confitures, qui le métamorphosent en âne. Dans ce déguisement involontaire, il est introduit dans diverses maisons, et y surprend, bien malgré lui, les secrets des habitants. Les prêtres, leurs abus et leurs superstitions, les médecins, les professeurs et leurs systèmes, les seigneurs phanariotes et les dames du Phanar, jusqu'aux Turcs eux-mêmes, personne n'échappe à la critique de l'âne clairvoyant, qui n'a

qu'un seul tort, celui de parler trop, et de parler en d'assez mauvais vers.

Un poème pastoral de S. Guica, intitulé: *les aventures de Cléanthe et d'Abrocome*, mérite une mention pour la rare mélodie de ses vers.

Mais le caractère d'utilité publique qui distingue cette époque, et sa tendance à enrichir la littérature nationale de tout ce que les autres littératures avaient de plus choisi, comme d'autant d'exemples sur lesquels elle devait se régler dans la nouvelle carrière qui s'ouvrait pour elle, ont surtout donné lieu à de nombreuses traductions de poètes anciens et modernes, parmi lesquelles nous citerons celle, en vers rimés, de l'Iliade par Rousiades. Cette œuvre n'est remarquable que comme travail de patience; car il en faut pour traverser vingt - quatre chants avec des vers aussi mauvais que ceux que faisait M. Rousiades. La traduction moitié en vers moitié en prose du *Pastor fido* de Guarini, par G. N. Soutzo, n'est point à dédaigner pour cette période. Enfin des traductions d'un grand nombre de pièces d'Alfieri, de Métastase, de Kotzebue, alimentaient les théâtres grecs de Bucharest et d'Odessa, qui servaient à développer l'esprit et à former le goût de la nation.

(La suite prochainement.)

A.

Le Spectateur Militaire.

—0000—

Le Spectateur Militaire, recueil périodique publié à Paris, contient, dans sa livraison du 15 Novembre 1854, une

lettre de M. Ferdinand Durand sur les événements politiques et militaires contemporains.

Dans cette lettre, dirigée contre la politique de la Russie, nous avons remarqué avec étonnement le passage suivant.

« Par les moyens dont la politique russe fait un si fructueux emploi depuis cent cinquante ans, la czar avait enfin décidé le roi de la Grèce de lui céder l'île de Sapienza, en face de Modon, sur la côte sud de Morée. C'était une excellente position militaire et navale; de là sa marine eût dominé la mer Ionienne, l'entrée de l'Adriatique, l'Italie et la Grèce; elle se posait en face de Malte.

« Le Cabinet anglais eut connaissance de ce traité, malgré le secret dont les parties contractantes avaient entouré leurs négociations. L'Angleterre ne pouvait laisser accomplir la prise de possession de Sapienza par la Russie, sans danger pour l'avenir. Le cabinet français fut prévenu, et les deux puissances, complètement d'accord, se décidèrent, en janvier 1850, à rappeler leurs flottes, alors dans la baie de Besica et à Smyrne, et à leur faire prendre position dans la baie de Salamine, sous le prétexte apparent, de la part de l'Angleterre, de réclamer des indemnités pour des navires saisis sur des Anglais, mais en réalité pour défendre au roi Othon de céder l'île de Sapienza à la Russie. La flotte française vint mouiller devant le Pirée le 20 Janvier, avec l'ordre d'appuyer la politique anglaise.

« Othon, que la protection russe rendait arrogant, ne voulut d'abord écouter ni les représentations de l'ambassadeur anglais, ni les conseils du ministre français. Le 26 février, l'amiral britannique déclara le blocus des côtes de la Grèce et captura un grand nombre de navires. Ces actes d'hostilité envers un gouvernement protégé par la Russie, excitèrent un violent courroux à Saint-Petersbourg; l'ordre fut immédiatement expédié à M. de Brunow, toujours ambassadeur du czar à Londres, de témoigner hautement son mécontentement au cabinet anglais. Cet événement servit de motif à la Russie pour ne pas évacuer les Principautés, ainsi que le demandaient avec instance la France, l'Angleterre et la Turquie.

Il est inconcevable qu'on ose défigurer d'une manière si étrange, des faits qui se sont passés il y a à peine cinq ans, et qui ont eu tant de retentissement! Le passage que

nous venons de transcrire, ne vaut pas peut-être par lui même, la peine d'être relevé. Mais il nous donne la mesure des efforts incroyables de certains publicistes pour donner le change à l'opinion publique. Tout le monde n'est pas tenu de savoir au juste ce qui s'est passé au commencement de 1850 en Grèce. Le nom de Don Pacifico a bien acquis, pendant quelque temps, une triste célébrité. Mais les grands événements qui se passent aujourd'hui sous nos yeux, et qui tiennent l'univers en haleine, ont fait oublier bien vite des faits secondaires. Une génération nouvelle entre aujourd'hui dans la lice. Cette jeunesse appelée à jouer un rôle plus ou moins actif dans le grand drame qui se joue, a besoin de s'instruire des faits dont l'enchaînement a amené la grande conflagration qui menace d'embraser toute l'Europe. Elle veut se former une opinion, elle s'adresse aux journaux, aux brochures, aux ouvrages périodiques, et aux livres qui ont un intérêt d'actualité. Dans une pareille situation, les publicistes ont un grand rôle à jouer. Mais ils ont aussi des devoirs bien sérieux à remplir, et quelle que soit leur opinion, il ne leur est jamais permis de défigurer les faits. Il est juste que chacun puisse les connaître, et en juger par lui-même les conséquences. On n'a que trop imputé à la Grèce et à son Roi d'avoir été, dans les derniers tems, les instruments de la Russie. Pour fortifier cette erreur, pourquoi ne pas rétrograder de quelques années, pour démontrer, par des allégations inexacts, que la Grèce et son Roi ont été de tout tems de connivence avec la Russie, et prêts à céder à cette puissance une partie du territoire du pays, tandis que la France, toujours dans une entente cordiale avec l'Angleterre,

était déjà à cette époque parfaitement d'accord avec elle, et prête à la seconder pour défendre au Roi Othon de céder l'île de Sapienza à la Russie? Voilà pourquoi nous croyons devoir prendre au sérieux et réfuter ce passage. Toute cette histoire de la prétendue négociation entre la Grèce et la Russie pour la cession de l'île de Sapienza, est une fable; tout le monde sait, l'honorable M. Thouvenel, alors Ministre de France en Grèce, et qui occupe aujourd'hui un poste éminent au Ministère des affaires étrangères à Paris, le sait mieux que personne, qu'en 1850, la puissance la plus écoutée en Grèce, c'était la France. On était froid avec l'Angleterre et réservé avec la Russie.

En écrivant ces lignes, nous avons sous les yeux le recueil des *Pièces diplomatiques relatives aux affaires de la Grèce, déposées sur le Bureau de l'Assemblée Nationale par M. le Général de la Hitte, ministre des affaires Etrangères*, publié à Paris en 1850.

Lorsque la flotte anglaise mouilla à Salamine en Janvier 1850, le Ministre Anglais, accompagné de l'Amiral Parker, se rendit chez M. Londos, Ministre des affaires étrangères du Roi Othon et exigea du gouvernement grec de satisfaire dans vingt-quatre heures, aux six réclamations suivantes :

1° D'indemniser M. Finlay pour un terrain.

2° D'indemniser le sieur Pacifico pour ce qui lui avait été enlevé et détruit pendant une sédition à Athènes en 1847.

3° De payer aux patrons de six barques ioniennes pillées par des brigands à l'embouchure du fleuve Acheloüs, l'argent qui leur a été enlevé par les brigands.

4° D'accorder une indemnité à deux sujets Ioniens illégalement arrêtés à Pyrgos.

5° D'accorder une indemnité à deux individus ioniens arrêtés à Patras.

6° De demander des excuses pour des offenses de la part d'une patrouille grecque à l'équipage d'une chaloupe anglaise.

L'amiral Parker avait en même tems l'ordre d'occuper les ilots de Sapienza et Cervi, que le gouvernement anglais a considéré comme appartenant aux îles Ioniennes.

M. Thouvenel, Ministre de France à Athènes, en portant ces faits à la connaissance de son gouvernement, s'exprime ainsi dans sa dépêche du 18 Janvier 1850. « J'ai à » vous rendre compte d'une affaire qui se présente sous » l'aspect le plus grave, et de la façon la plus inattendue. » Il s'interpose, autant que sa position le lui permettait, entre le gouvernement grec et le Ministre anglais, d'accord avec M. Persiany, Envoyé de Russie (voir dans le Recueil les dépêches et notes aux pages 167—208). Le Gouvernement français, à peine informé de cette affaire, écrit à Londres pour avoir des éclaircissemens sur ces « nouvelles trop complètement imprévues pour ne pas nous » avoir causé une vive et pénible surprise, » (voir au recueil pag. 1 et 2, la dépêche du ministre des aff. étrang. à M. de Montherot du 1 Février.)

Dans les premières explications à M. de Montherot (voir sa dépêche du 3 Février pag. 4 et 5) Lord Palmerston ajoute « Vous ne devez, du reste, trouver aucune- » ment surprenant que nous ne vous ayons pas prévenus » de nos résolutions à l'égard de la Grèce. Qu'est-il be- » soin, dans de pareilles affaires, d'instruire à l'avance » un tiers, étranger à la question, des mesures aux- » quelles on doit recourir? »

Avons nous besoin d'aller plus loin pour établir de la manière la plus évidente, qu'il n'y avait aucun accord, aucune entente entre la France et l'Angleterre? On n'a qu'à parcourir le Recueil que nous avons cité, pour voir la fâcheuse impression que la conduite de l'Angleterre envers la Grèce avait faite en France, sur le Gouvernement, l'Assemblée nationale et l'opinion publique, et des efforts que fit cette Puissance pour parvenir à un arrangement. En effet, le gouvernement français s'empressa d'envoyer immédiatement M. Drouin de Lhuis en ambassade extraordinaire à Londres. Un diplomate français, M. le Baron Gros, vint à Athènes pour y interposer la médiation de la France. La Russie s'empressa aussi de son côté, de s'interposer en faveur de la Grèce, et sa politique, en cette circonstance, a été tout à fait d'accord avec celle de la France, qui avait pourtant pris le devant dans cette affaire.

M. Durand prétend que la flotte française vint mouiller le 20 Janvier devant le Pirée, avec l'ordre d'appuyer la politique anglaise. Ceci est une fable comme tout le reste, cela va sans dire, mais par une bizarre coïncidence, nous trouvons, dans la dépêche de M. le ministre des affaires étrangères à M. Drouin de Lhuis, du 9 février (pag. 10) le post-Scriptum suivant « L'annexe n° 2 vous » prouvera que M. Thouvenel n'attend pas la flotte, il » n'attend que le vaisseau l'*Inflexible*, qui, depuis deux » mois, a l'ordre de se rendre au Pirée » Il paraîtrait qu'on avait soupçonné en Angleterre que la flotte française se rendrait au Pirée pour appuyer la médiation de la France en faveur de la Grèce.

Quant aux ilots de Sapienza et de Cervi, l'ordre avait

été donné de Londres à l'amiral Parker, de « prendre possession de ces îles au nom du gouvernement Ionien. » J'ai rappelé (ajoute M. Drouin de Lhuis, dans sa dépêche du 15 février, recueil pag. 21 et 22) le droit que la France avait d'intervenir dans ce différend, comme signataire du traité qui a garanti l'intégrité du territoire de la Grèce : j'ai fortement insisté pour que l'on envoyât à l'amiral Parker l'ordre formel et exprès de suspendre, jusqu'à nouvelles instructions, toute voie de fait contre Cervi et Sapienza. Cet ordre partira ce soir. »

Voilà d'ailleurs l'opinion formelle du gouvernement français à ce sujet exprimée dans la dépêche du ministre des affaires étrangères, du 16 février (pag. 24) « Nous désirons bien vivement que les bruits répandus au sujet de l'occupation de l'îlot de Sapienza par les forces anglaises, ne se réalisent pas; un tel incident produirait sur l'opinion publique en France et en Europe, l'effet le plus déplorable, et le cabinet de Londres ne pourrait l'atténuer qu'en ordonnant sans retard l'évacuation de cet îlot. »

En effet, l'amiral Parker abandonna bientôt tout projet sur les îlots. On ne poursuivit que l'affaire des indemnités qui fut terminée par un arrangement entre les deux gouvernements.

Nous ne voulons pas insister sur la manière inconvenante dont l'auteur que nous réfutons parle d'une personne auguste, pour ne pas nous rendre coupables d'un manque d'égards envers elle. Nous avons la conscience d'avoir rempli un devoir, en réfutant, par des preuves irrécusables, des allégations mensongères et qui servent à alimenter les préventions injustes dont notre patrie est depuis quelque temps l'objet.

B.

La réforme telle qu'elle a été formulée par M. Boué.

—0000—

Puisqu'on s'obstine à vouloir abandonner le sort des chrétiens de l'Orient à la discrétion du gouvernement turc, et que l'on espère encore voir ce dernier se réformer, voyons ce que doivent être ces réformes dans l'opinion d'un des hommes qui ont le mieux connu l'Orient de nos jours.

M. Boué commence par poser en principe la nécessité de la conservation du gouvernement ottoman.

Le sultan doit, selon lui, rester mahométan, mais il faut non pas qu'il s'euro péanise, mais qu'il se modernise et choisisse dans son empire les exemples d'après lesquels il puisse le plus aisément sortir les rayas de leur abaissement et de leur mécontentement, et les émanciper vraiment et complètement. Trop de rayas s'écrient Χριστός νικά, Χριστός βασιλεύει, le Christ a la victoire, le Christ règne, et trop peu de musulmans leur vivat du Sultan, Allah eumurler vire Padischa Effendimize.

Si c'est parce qu'il y a trop peu de musulmans dans l'empire en présence d'une grande majorité de chrétiens, que le gouvernement doit rester musulman, l'argument ne paraît pas bien solide; mais passons à quelques uns des détails de la réforme exigée par M. Boué.

Il ne s'agit pas seulement ici de diminuer les impôts et de distribuer la justice plus équitablement, de payer les juges au lieu de faire dépendre leurs émoluments des parties, mais il faut de plus délivrer les chrétiens des Spahis, ou redevances seigneuriales, de toutes les corvées, des exactions illégales ou extraordinaires, des vexations et des violences des pachas et

de leurs agens. Il faut que le culte des chrétiens soit libre, qu'ils puissent bâtir des églises où ils veulent, sans avoir à mendier et payer les permissions.

Il faut que les propriétés chrétiennes soient respectées, leurs femmes et leurs prêtres traités avec égard, et le haratsch ou impôt avilissant du rachat de la tête, remplacé par une taxe territoriale, qui arriverait directement au trésor turc, sans être gaspillée par les pachas.

Les chefs des communes chrétiennes devraient être investis de plus grands pouvoirs, et les rayas armés, en même temps qu'on forcerait le peu de Turcs habitant les provinces, à se concentrer dans certaines villes ou certains cantons.

Autre contradiction: on prétend vouloir renforcer l'empire et on y procède non par l'union, puisque l'union n'est pas possible avec le régime turc, mais par la séparation des divers élémens de la population. Les Turcs vivront d'un côté, les chrétiens de l'autre; il y aura un gouvernement musulman et plusieurs gouvernements chrétiens; en d'autres termes plusieurs états dans l'état. Tout cela ne servira évidemment qu'à amener une anarchie pire que tout ce qu'on a vu jusqu'à présent, et à mettre le comble à la faiblesse intérieure et extérieure de l'empire turc. Laissons cependant encore la parole à M. Boué.

Les différences humiliantes de costume pour les divers sujets devraient disparaître tout-à-fait, car ces puérités sont en Turquie ce que la couleur est en Amérique. D'ailleurs nous avons déjà fait observer que les Turcs, par plusieurs raisons, tendent à disparaître petit à petit de la Turquie d'Europe, il faut se préparer à cet événement.

Ainsi l'on prêche la conservation du gouvernement musulman, et l'on annonce en même temps la prochaine disparition de la population musulmane de l'Europe. Mais si cette population, qui n'est déjà à l'heure qu'il est qu'une

faible minorité, tend chaque jour à s'effacer complètement, à quoi bon lui conserver sa prépondérance politique et surtout comment y parviendra-t-on? Voici enfin une dernière citation qui met le sceau à la logique où la réforme turque est condamnée à puiser ses raisonnements et sa justification.

Si on avait une armée suffisante pour tenir en bride les mauvaises passions, toutes ces innovations, promises en partie, mais non introduites encore, pourraient avoir lieu graduellement et de province en province. On commencerait d'abord par les pachaliks où il y a le moins de Turcs, on produirait ainsi peu de mécontents. En passant à d'autres provinces, les Turcs sortiraient de leur torpeur, mais on aurait déjà gagné les personnes les plus influentes par des places ou des gratifications données à propos, on intimiderait les autres au moyen de l'armée régulière et surtout des troupes chrétiennes provinciales qu'on aurait exercées dans l'intervalle, et sur les quelles on pourrait d'autant plus compter, qu'elles combattraient pour leur propre cause (*).

Ce gouvernement musulman qu'on veut absolument conserver en dépit de la majorité chrétienne, aura donc dans l'avenir pour ennemis acharnés ses propres coreligionnaires, et devra s'appuyer principalement sur les chrétiens, qui naturellement ne veulent pas de lui. Y a-t-il jamais eu combinaison politique plus extraordinaire? Nous ne faisons pas le procès à l'argumentation de M. Boué dont nous estimons l'ouvrage comme un des meilleurs qui aient été écrits sur les affaires d'Orient; ce n'est pas sa faute à lui, c'est la faute du principe que l'Europe appuie, si, les conclusions se dressant contre les prémisses, tout cela ne peut supporter l'épreuve d'une discussion sérieuse.

(*) La Turquie d'Europe, tome 4, p. 182—186.

N'oublions pas qu'un premier essai de réforme turque fut tenté en 1690 par Moustafa Koprili; 140 ans plus tard, on comprit qu'il n'avait servi à rien, de sorte qu'en 1830, le grand-visir Reschid-pacha (Kioutachi) entreprit une nouvelle réforme. M. Boué qui a écrit en 1840 assure qu'à cette époque elle était loin d'être réalisée. Le nouveau Sultan fit alors une troisième tentative; cependant en 1852, le fameux discours de lord Redcliff a prouvé qu'elle n'a pas mieux réussi que les deux précédentes. Maintenant on se met à essayer de nouveau; mais c'est fermer les yeux à l'évidence, que de croire qu'on parviendra encore à galvaniser ce malheureux gouvernement musulman par des moyens dont une expérience d'un siècle et demi, et trois épreuves successivement avortées, ont démontré la fatale inefficacité.

P.

Quinzaine politique du Spectateur.

—o—o—o—

Le monde, inquiet sur son sort, commence enfin à voir plus clair dans le grand drame qu se joue en même temps à Sébastopole et à Vienne. Si les travaux de la guerre marchent lentement, ceux de la paix paraissent faire des progrès rapides, et L. J. Russell, a, avant de résigner le pouvoir, annoncé du haut de la tribune la bonne nouvelle de l'ouverture des négociations; et si, pour qu'elles aboutissent à quelque chose de positif, il ne fallait de part et d'autre que de la sincérité et de la bonne foi, nous n'aurions aucune raison de douter de leur plein succès. Malheureusement après une guerre aussi gigantesque, il n'est pas aussi

simple de ramener au repos les éléments soulevés, de satisfaire à tous les engagements pris, à tous les intérêts mis en question. Les quatre points ont été acceptés par la Russie avec certaines observations du Prince Gortschakoff, qui paraissent elles-mêmes avoir été admises par les puissances occidentales, sur l'insistance de l'Autriche, qui menaça de résigner son rôle de médiatrice si l'on chicanait sur l'adhésion de l'Empereur Nicolas.

Mais ces quatre piliers des espérances de l'Europe, seront-ils assez solides pour soutenir la paix universelle? C'est ce qui malheureusement nous paraît encore un sujet de doute.

Nous n'avons aucune difficulté à croire que la Russie ne soit toute prête à céder dans le nouveau traité sa domination exclusive sur le Danube et dans les provinces danubiennes (propositions 1 et 2). C'est sa position géographique qui fait sa force sur ces points, et il n'y a pas de négociation qui puisse changer cette condition naturelle. Il nous semble que tout ce qu'il y aura de réel sous ce rapport dans le nouvel arrangement, c'est que l'autre voisine des provinces et du grand fleuve, sera aussi appelée à profiter, en partage égal avec la Russie, des avantages non moins grands de sa propre position.

Mais le 3^e point nous paraît offrir des difficultés immenses d'exécution. Nous sommes curieux de voir comment la révision d'un traité réussira à *rattacher complètement l'existence de l'Empire Ottoman à l'équilibre européen*. Fera-t-elle que les Turcs, changeant de nature et de caractère, et arrivés inopinément au point culminant du développement social, reprendront une force capable de résister à la pression de la Russie aujourd'hui,

peut-être plus tard de l'Autriche ? ou affaiblira-t-elle la Russie au point de la mettre au niveau de la Turquie, ou même plus bas encore ? ou au moins éliminera-t-elle la difficulté invincible d'un empire portant dans son sein ses ennemis irréconciliables, et fera-t-elle que les Chrétiens de la Turquie, oublieux de leur origine, abandonnant leurs vœux séculaires, subiront sans gémir la domination ottomane, ne se rangeront pas toujours du fond de leurs cœurs avec tout ennemi qui combattrait le gouvernement du Sultan, ne s'appuieront pas sur la puissance chrétienne qui, soit de propos prémédité, soit par sa position, encouragera leurs espérances, et ne mettront dans un éternel danger cet équilibre européen, auquel on veut rattacher complètement l'empire ottoman ?

Il nous paraît tout aussi difficile de comprendre comment, d'après la réserve faite par le Prince Gortschacoff, et admise par les cours occidentales, on choisira, pour arriver à ce résultat, des moyens *qui n'atteignent point les droits de souveraineté de l'Empereur de Russie chez lui*. Ce serait donc renoncer aux résultats que les ministres anglais ont officiellement annoncés au pays comme prix du sang versé et des efforts faits jusqu'ici, ce serait ne pas lui prendre Sebastopole et ne pas réduire ses flottes.

Quant au quatrième point, quoiqu'il reste bien audessous des espérances des Chrétiens, et des promesses qui leur étaient données de toute part au commencement du conflit, car il ne parle que de la garantie de leurs privilèges religieux, il ne laisse cependant pas que de présenter de sérieuses difficultés, tel qu'il a été commenté par le Prince Gortschacoff, de l'aveu des autres puissances. Pour que la protection des Chrétiens soit sérieuse et consci-

encieuse, pour qu'elle soit efficace et non un vain mot, il faut que le gouvernement turc s'y prête sérieusement et consciencieusement ; il faut que ses organes, du premier jusqu'au dernier, consentent à s'y prêter de même, car en Turquie, où il y a manque absolu de discipline politique, où le cercle d'action du gouvernement est fort restreint, chacun s'en fait un selon la mesure de son pouvoir, et ne prend pour règle de conduite que son caprice ou ses passions ; il faut enfin que le peuple turc, dont chaque individu est un oppresseur des chrétiens, veuille également s'y soumettre, qu'il consente à se dépouiller des préjugés avec lesquels il est né et qui font son essence, des privilèges dont la loi du Prophète lui fait un devoir plutôt encore qu'un droit, que contrairement à cette loi il reconnaisse le Chrétien comme le frère du Musulman, son esclave comme son égal, qu'il pactise avec le Dieu des infidèles, qu'il confie à leurs mains l'exercice de la justice, c'est à dire, une partie de l'application du Coran ; il faut en un mot, que la peuple turc soit amené à reconnaître le néant de sa religion, et à embrasser les saints principes du Christianisme.

Ou bien il faudra que les puissances garantes du salut des Chrétiens, exercent une vigilance incessante, soit par leurs consuls, soit par des commissions spéciales ; en d'autres termes, que tout en conservant l'ombre d'un gouvernement turc, et en rendant tous les vains honneurs à cette ombre, elles prennent entre leurs mains le gouvernement de l'empire ottoman. Elles léveraient ainsi la moitié de la difficulté de la question d'Orient, et combleraient la moitié des vœux des Chrétiens, qui n'auraient pas encore l'indépendance, mais qui auraient au moins un

gouvernement chrétien. C'est à elles à voir si ce ne serait pas écarter la difficulté par une difficulté non moins grande.

Un dernier moyen serait enfin de grouper les Chrétiens qui sont ou ont été sous le joug ottoman, et d'en confier le gouvernement à eux-mêmes, sans porter atteinte à l'intégrité territoriale de l'empire, intégrité garantie par les puissances; sans permettre, c'est à dire, que les débris de ce grand corps deviennent la proie de puissances étrangères. Cette garantie, tout le monde en convient, et L. Palmerston l'a dit du haut de la tribune, n'implique pas que les débris épars ne pourront dans la grande ébullition changer de forme, et que l'Europe s'opposerait jamais à ce que cet empire reçoive intérieurement une existence nouvelle, qui possède des conditions de durée, pourvu que ses relations extérieures restent telles qu'elles conviennent à l'équilibre général. L'Europe ne l'a point fait lorsque la Thessalie et l'Épire se sont révoltées. Elle n'a pas porté ses armes contre les provinces, pour river à tout jamais leurs fers. Elle n'a agi que sur la Grèce libre, qui n'était pas directement intéressée à la révolution. L'Europe n'entend pas, en professant l'intégrité de l'empire ottoman, y éterniser l'esclavage des chrétiens; elle veut en empêcher le démembrement au profit des tiers.

Nous ne prétendons certainement pas dire auquel de tous ces moyens la politique aura recours pour asseoir solidement les bases des négociations. C'est déjà pour nous un avantage immense que du terrain des combats elle ait passé à celui de la discussion. Ce terrain est le nôtre, car c'est celui où le bon sens et le bon droit finissent par triompher.

A.

M. RENIERI.

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 35 et 36. — 10/22 Février 1855.

De l'impopularité de la cause grecque en Occident.

—oooo—

III. (*)

CETTE impopularité va donc cesser. Ce n'est pas une espérance vague, c'est une conviction à laquelle doit aboutir nécessairement tout homme qui se donne la peine d'examiner ce que sont les Turcs, ce que sont les chrétiens leurs sujets, ce que l'Europe veut fonder en Orient. Ces trois points donnés, la conclusion logique, c'est à dire, la popularité de notre émancipation complète, et de la création d'un nouvel empire chrétien, est un résultat nécessaire comme celui d'un théorème d'Euclide.

(*) Voir la livraison 31.